

25 février 2005.

Cette nuit-là, comme toutes les autres, fut mouvementée. Cette nuit-là encore, Marie avait été arrachée à son sommeil par des images troubles et malsaines. La pluie tombait à flots, venant s'écraser contre les vitres de sa chambre. Cette nuit-là... En sueur et à bout de souffle, elle ouvrit brusquement les yeux et alluma la petite lampe qui se trouvait sur la table de chevet. Comme toutes les nuits, elle était angoissée et effrayée par les images que lui avait envoyées son cerveau pendant son sommeil. Pourquoi ces images atroces s'introduisaient-elles dans son sommeil chaque nuit ? Que signifiaient-elles ? Encore et toujours les mêmes scènes floues et oppressantes... Du sang suintait de la blessure d'un corps... un couteau... Mais à qui appartenait ce corps qui lui tend des bras diaphanes chaque nuit ? À chaque fois, la même frustration, au moment de découvrir le visage de cette personne, Marie se réveillait dans un sursaut effroyable. Pourquoi tant de confusions dans ses rêves, elle qui, saine d'esprit, menait sa vie de femme indépendante depuis qu'elle avait obtenu sa maîtrise en psychologie ? Elle ne comprenait pas... Elle craignait désormais son propre sommeil.

Marie balaya sa chambre d'un regard las. Il fut arrêté net par le tableau surréaliste qui se trouvait face à ce lit dans lequel elle se sentait bien seule, depuis le décès de son époux. Mathieu... Elle était en première année à la faculté de psychologie. Il était professeur de sociologie. Lorsque le regard de Mathieu s'était posé sur Marie, un frisson avait parcouru tout son corps, elle ne voyait plus que ce professeur aux grands yeux d'un vert pénétrant. Les étudiants qui composaient le reste de l'amphithéâtre avaient disparu, il n'y avait que lui. « Mademoiselle, veuillez prendre place, s'il vous plaît. » Il lui avait souri, elle avait senti ses pieds quitter le sol. « Hé, pose tes fesses, je ne vois plus le tableau ! » Les joues de Marie s'étaient empourprées, et pour cause : tous les jeunes regards étaient braqués sur elle. Elle n'oublierait jamais leur première rencontre dans cet amphi. Ils en riaient d'ailleurs souvent ensemble après leur mariage. Mathieu. Cette œuvre, c'était lui, qui la lui avait offerte quelques années avant sa disparition. *Le Rêve* de Salvador Dali. Elle se dit qu'elle aurait pu poser pour cette peinture qui représente le corps nu et vulnérable d'une femme endormie, se faisant attaquer par des tigres affamés. Y aurait-il un lien entre elle et cette représentation ? En tout cas, il dépeignait exactement le sentiment qu'elle avait chaque soir en s'endormant. Sauf que la torture venait de l'intérieur...

Un éclair déchira le ciel, les gouttes de pluie s'écrasaient contre la vitre tels des moustiques sur le pare-brise d'une voiture. Elle n'arriverait pas à se rendormir, aussi décida-t-elle de se faire un de ces thés provenant d'Asie qu'elle adorait. Sans réfléchir, elle se leva, pénétra dans la salle de bain et se rinça le visage. L'image que reflétait la glace ne lui plut guère : ses beaux cheveux châtain, devenus ternes, encadraient un visage au teint blafard et aux joues creuses. Elle avait pris dix ans depuis que ces cauchemars la hantaient.

Le téléphone sonna. De l'autre côté une voix inconnue :

— C'est moi, Paul...

— Je pense que vous faites erreur !

— Je ne pense pas, je veux que tu dises la vérité !

— Pardon ?

— Ecoute, j'ai fait ce que tu m'as demandé, maintenant, tu dois payer ! Ca fait des années que ça dure ! Maintenant que j'ai retrouvé ta trace, je ne te lâcherai pas !

— Monsieur, je ne sais pas de quoi vous parlez !

Marie se passa la main dans les cheveux pour écarter une mèche qui lui cachait la vue.

— Mais tu te moques de moi ou quoi ? Tu m’as proposé une belle somme d’argent pour que je te débarrasse d’elle ! Arrête de faire comme si tu ne savais rien, sinon, ça ira mal pour toi aussi, menaçait la voix.

— Je vais raccrocher, la plaisanterie a assez duré ! Je ne me suis débarrassée de personne et je ne dois pas un sou à qui que ce soit !

— Vanessa, écoute-moi bien. Si tu ne viens pas me filer le fric, c’est moi qui viendrai le chercher.

— Vanessa ? Je ne connais pas de Vanessa. Je disais juste, il s’agit d’une méprise monsieur. Au revoir.

Elle déposa le combiné, redécrocha et le posa à côté de l’appareil. Vanessa... Mais qui était donc cette personne ? Elle ne connaissait aucune Vanessa ! Encore un qui ferait mieux de venir à l’une de mes consultations, pensa-t-elle en souriant. Étrangement, cet épisode avait gommé la sinistre nuit qui venait de s’écouler.

Elle quitta le salon, se dirigea vers la salle de bain et prit une douche rapide. Toutes les angoisses de la nuit se dissipèrent. Elle se prépara un petit-déjeuner copieux avant d’attaquer une journée qui s’annonçait longue et laborieuse. Aujourd’hui, elle avait rendez-vous avec le plus souffrant de ses patients : M. Lee. Elle quitta son appartement, prit sa voiture et se dirigea vers son lieu de travail qui se trouvait à environ trente minutes de chez elle. Elle se souvenait encore de l’époque où elle était contrainte de quitter son domicile une heure avant son premier rendez-vous, si elle ne voulait pas arriver en retard. A l’époque, elle vivait avec Mathieu dans ce luxueux appartement qu’elle affectionnait tant. Mais suite au décès de son mari, elle avait préféré quitter cet endroit qui lui évoquait trop de bons souvenirs. Elle avait alors décidé de louer un appartement qui se trouvait à quelques kilomètres de son lieu de travail.

Il faisait beau ce matin, Marie adorait sentir les rayons du soleil lui caresser la peau. Derrière le volant, elle leva la tête, observa le ciel et inspira profondément. Elle prit la première rue à gauche avant de s’engouffrer dans l’avenue où se situait son cabinet, se gara, jeta un oeil dans le rétroviseur, remit une mèche rebelle en place. Elle avait meilleure mine, ce matin. Les sueurs froides de la nuit dernière avaient complètement disparu. Elle descendit, évita une flaque d’eau, vestige de l’orage de la veille, claqua la portière et se dirigea vers la porte d’entrée de son cabinet. Elle senti subitement un sentiment de nostalgie l’envahir. Elle se souvenait encore du premier jour, elle n’en revenait pas : elle avait un cabinet à elle. Elle en était si fière. Mathieu avait tout mis en œuvre pour la surprendre. Il avait découvert cet endroit sans qu’elle ne s’en aperçoive, avait pris rendez-vous et l’avait visité. Il avait pris de gros risques en donnant une caution, convaincu que Marie allait littéralement tomber amoureuse de cet endroit. Il la connaissait si bien. Au premier coup d’œil, elle avait décidé que c’était en ce lieu qu’elle voulait exercer. Elle emplit ses poumons de l’air frais matinal et jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet. Elle avait peu de temps devant elle.

Par la fenêtre, elle vit Sophie, son assistante ranger quelques documents très consciencieusement. Ah Sophie, qu’aurait-elle fait sans cette fille ? Elle était toujours présente. Qui plus est, elle fournissait un travail exemplaire ! Marie sourit en introduisant sa clef dans la serrure et entra. Comme tous les matins, Sophie était en pleine forme. Elle avait une énergie que beaucoup enviaient. Depuis le début de sa carrière, Marie avait pu compter sur la présence de Sophie. Elle avait toujours été là pour la soutenir, l’aider et la conseiller. Sophie, un petit bout de femme de 1 mètre 53, timide au premier abord, très douce et fortement téméraire, s’était inscrite au même centre de yoga que Marie, quatre

ans auparavant. Une grande amitié les liait aujourd'hui. Les prunelles pétillantes et le sourire aux lèvres, elle s'approcha de Marie.

— Bonjour Marie, salua-t-elle.

— Bonjour Sophie ! Il est déjà arrivé ?

— Non, il est un peu en retard ce matin. Profites-en pour prendre un café bien serré, ça t'aidera à mieux supporter les démons qui hantent l'esprit de M. Lee, dit-elle en plaisantant.

— Ca ira, merci, j'ai déjà trop de caféine qui coule dans mes veines. Je vais plutôt boire un jus d'orange.

Sur cette phrase, Marie tourna les talons et se dirigea vers son bureau. Elle s'y sentait en sécurité, elle avait eu cette sensation la toute première fois qu'elle en avait franchi le seuil. *Mon bureau, ce sera celui-ci*, avait-elle alors annoncé. La pièce était spacieuse et sobrement décorée. Marie aimait le style épuré, un minimum de meubles pour un maximum d'espace. Son bureau, un plateau de verre posé sur des pieds en métal, se trouvait à côté de la fenêtre qui ouvrait la voie au plus beau paysage qui soit. Bien entendu, les vitres étaient blindées de façon à éviter qu'un des ses patients trop secoué par la séance ne se défenestrât. En face du bureau régnait le grand canapé de cuir bordeaux, Marie était persuadée que cette couleur procurait un sentiment de quiétude à ses patients. Sauf à M. Lee... Il n'a jamais apprécié la couleur de ce canapé. Elle ravivait tant de souvenirs enfouis en lui.

Au bout de quelques minutes, on frappa vigoureusement à la porte. C'était M. Lee. Ce matin encore, elle fut stupéfaite par l'allure de cet homme. Comment une personne si bien faite physiquement pouvait-elle être à ce point déformée intérieurement ? Il était dans l'embrasure de la porte, la quarantaine, svelte et élégant, son regard bleu transperçait l'esprit de quiconque le croisait. Marie, elle-même, avait été troublée par sa beauté la toute première fois qu'elle l'avait rencontré et il continuait de la fasciner. Le genre d'homme dont toutes les femmes auraient rêvé. En apparence... Car, de tous les patients qu'elle avait eu l'occasion de traiter, M. Lee était de loin le plus tourmenté. Pour lui, la race humaine n'était qu'une erreur de la nature... Marie lui fit signe de prendre place sur le canapé.

— Comment allez-vous ce matin ?, fit-elle.

— Ca irait mieux si ce fichu canapé n'était pas bordeaux, vous savez que j'ai cette couleur en horreur. Mais bon, vous semblez tellement attachée à cet objet.

Il savait pertinemment que ce canapé avait une valeur sentimentale pour Marie, mais c'était plus fort que lui, il devait lui faire la remarque à chaque séance. Elle ne releva pas.

— Alors, vous avez passé une nuit moins agitée grâce aux nouveaux calmants que je vous ai prescrits ?

— Pour être franc, non. Il s'allongea sur le canapé et fixa le plafond. Je continue de faire ces rêves qui me torturent. Toujours le même, mais cette nuit, un nouvel élément est venu se greffer à la scène. Comme à chaque fois, je vois du sang, ma petite fille et puis une succession de projections. La voiture de ma femme, un camion, le sang gicle sur le pare-brise, ma fille hurle.

— Quel est ce nouvel élément ?

Marie prononça sa phrase posément, elle savait que maintenant, elle devait s'adresser à son patient avec douceur, car évoquer ses rêves le rendait nerveux et verbalement violent.

— Un camion... la voiture... le sang... (des perles de sueur commencèrent à faire leur apparition sur le front du patient, laissant poindre son agitation)... un camion... la voiture... ma fille... le sang... le pare-brise... Ma femme...

— M. Lee, gardez votre calme. Parlez-moi de ce fameux nouvel élément.

Au cours de ces rêves qui le torturaient, il n'était jamais parvenu à voir le visage de sa femme. Une lumière vive l'empêchait de le voir. Peut-être y est-il parvenu cette fois ?

— Comme toutes les nuits, j'ai vu des actions disparates se succéder. Je vois un camion rouler à toute allure. La seconde d'après, j'aperçois la voiture dans laquelle se trouvent ma femme et ma petite fille, Victoria... (il laissa échapper une larme)... mais cette fois, c'était différent, j'ai eu un fragment supplémentaire.

— Lequel, M. Lee ?

— Un camion... la voiture... le sang gicle... la voiture fait des tonneaux... Victoria hurle... VANESSAAAAAAAAAAAAA !

Le sang de Marie se glaça. Vanessa ? Le type qui lui avait téléphoné cette nuit l'avait appelée de cette façon ! Ce n'était pas M. Lee pourtant. Elle reconnaîtrait sa voix entre mille. Que lui arrivait-il ? Quel lien y avait-il entre ce Paul, Vanessa et M. Lee ? Marie resta figée face à son patient qui continuait à prononcer des phrases qui ne parvenaient plus à ses oreilles. Paul, Vanessa, M. Lee ? Il devait s'agir d'une coïncidence.

— Docteur... ? Docteur... ? Vous vous sentez bien ?

Silence.

— DOCTEUR !

— Oui...

La réponse de Marie sortit sans même qu'elle ne s'en rendît compte.

— Vous vous sentez bien ?

— Vous avez crié « Vanessa », qui est-ce ? Votre femme ?

— Vanessa ? Ma femme ? Mais enfin docteur, vous savez bien que mon épouse se prénomme Emilie.

— Dans ce cas, qui est Vanessa ?

— Je ne sais pas ! Je ne me souviens pas d'avoir prononcé ce prénom.

— Je peux vous assurer, monsieur, que vous avez prononcé ce mot dans un hurlement à la fin de votre récit, assura-t-elle.

— Je ne vois pas pourquoi je parlerais d'une personne que je ne connais pas ! Je ne connais aucune Vanessa !

— En êtes-vous sûr ? Vanessa pourrait faire partie de vos souvenirs profonds, une amie d'enfance, une petite amie ? Ce prénom ne vous dit vraiment rien ? Elle le regardait fixement, il semblait dire la vérité. Pourtant, elle l'avait entendu de ses propres oreilles !

— Docteur, nous perdons notre temps, j'ai prononcé le petit nom de ma femme, un point c'est tout.

— D'accord, restez calme.... (Marie marqua une pause) ...mais j'y pense !

Elle mit sa main droite dans la poche de sa blouse blanche et en sortit le dictaphone qu'elle utilisait à chaque séance. Souvent, le fait de réécouter les cassettes l'aidait à mieux comprendre l'état d'esprit de ses patients. Elle rembobina la cassette et appuya sur la touche *play*. L'enregistrement commençait au moment où M. Lee répondait à la question concernant les nouveaux calmants prescrits. Elle écouta tout.

À la fin de la conversation, elle appuya sur la touche *stop* machinalement. Elle était stoïque, incrédule, stupéfaite et effrayée par ce qu'elle venait d'entendre. Comment était-

ce possible ? Devenait-elle aussi folle que ses patients ? M. Lee semblait excédé. Il se leva et annonça son départ.

— Je reviendrai mercredi matin, comme d'habitude. Il la salua poliment et quitta la pièce. Marie n'avait pas répondu, elle était comme hypnotisée par la conversation qu'elle venait d'entendre. C'était la première fois que l'enregistrement ne disait pas exactement ce qu'elle avait entendu de la bouche d'un patient. La première fois qu'elle se sentait complètement décontenancée. Elle décida de repasser la bande, espérant qu'elle y verrait plus clair. Son pouce pressa à nouveau la touche *play* :

« — Alors, vous avez passé une nuit moins agitée grâce aux nouveaux calmants que je vous ai prescrits ?

— Pour être franc, non. Je continue de faire ces rêves qui me torturent. Toujours le même, mais cette nuit, un nouvel élément est venu s'ajouter à la scène. Comme à chaque fois, je vois du sang, ma petite fille et puis une succession de projections. La voiture de ma femme, un camion, le sang gicle sur le pare-brise, ma fille hurle. »

La cassette s'achevait sur un hurlement de M. Lee : « EMILIIIIIIIIIIIIIE ! »